



## L'hystérique fait son cinéma Alice Delarue (Section clinique de Nantes)



### Retour sur les films *Non ma fille tu n'iras pas danser* (Christophe Honoré, 2009) et *À nos amours* (Maurice Pialat, 1983)

Les hystériques ont beau avoir disparu du *DSM*, le cinéma, lui, ne les oublie pas. Dans le dernier film de Christophe Honoré, *Non ma fille tu n'iras pas danser* (2009), Chiara Mastroianni tient le rôle de Léna, femme à la dérive – elle a quitté travail et mari – qui s'emploie à combattre un à un tous les plans fomentés par sa famille pour la faire rentrer dans le rang, ainsi que tous les signifiants desquels on l'affuble. Elle dénonce le conformisme de ses parents qui, selon elle, se sont « habitués à ne pas respirer » (le père est mourant et dominé par la mère), et épuise les hommes à force de dérobades. Au cœur du film, une allégorie : la légende de Katell la Perdue, jeune fille qui, refusant le mari que lui destinait le père, ne désire que danser. Un à un, ses prétendants meurent de n'être pas à la hauteur de son désir, jusqu'à ce qu'elle rencontre l'au-moins-un, sous la figure du Diable, et en soit mortellement saisie. Telle Katell ou, avant elle, Médée, Léna renonce à tout ce qui lui est le plus cher pour choisir la voie du défi et de la souffrance.

*À nos amours* propose une version de l'hystérie tout aussi désarrimée. Le film s'ouvre sur Suzanne (Sandrine Bonnaire) jouant Camille, l'héroïne d'*On ne badine pas avec l'amour*, qui s'adresse à Perdican : « Vous ne croyez pas qu'on puisse mourir d'amour, vous qui vivez et avez aimé »<sup>1</sup>. Et, comme Camille, Suzanne quitte Luc, qui pourtant ne badine pas avec son amour pour elle. Cette séparation inaugurale, symptomatique de son impossibilité à conjoindre amour et jouissance, la précipite dans l'errance. Elle multiplie les rencontres. Tous les désirs convergent vers Suzanne mais, confie-t-elle à l'un de ses amants, elle n'aime personne. Sauf son père : « Quand je rencontre un type, je pense à mon père. Est-ce qu'il trouverait que c'est un garçon bien ? ». Son amant lui répond : « Moi je sais ce qu'il te faudrait. Un costaud. Un maître, quelqu'un qui te domine. »

Le père de Suzanne, joué par Maurice Pialat, n'est pas un maître. C'est un homme qui a renoncé à tenir sa place. Il est démuné face à l'émergence de la sexualité chez sa fille et y

répond par le ravalement ou la violence. Il choisit un moment central, où père et fille sont enfin parvenus à parler ensemble des choses de la vie et de l'amour, pour lui annoncer qu'il les quitte. « Mais t'auras ton frère, c'est un chef de famille ton frère ». Suzanne lui rétorque : « Un frère ça suffit pas. » Et en effet, le départ du père la laisse aux prises avec le ravage maternel.

Le père donne pour seule explication à son départ le fait que « parfois dans la vie on en a marre. » Suzanne reste identifiée à cette dimension de fuite et de recommencement perpétuel, que son père lui reprochera en une formule lapidaire : « T'es pas aimante. Tu arriveras jamais à aimer quelqu'un. Tu crois aimer mais tu attends seulement qu'on t'aime. » Mais lui, qu'a-t-il transmis de son désir ?

« La tristesse durera toujours », conclut le père, citant une phrase que Van Gogh aurait prononcée sur son lit de mort. Suzanne le prend au mot, choisissant de rester, dans sa solitude, unie à son père.

---

<sup>1</sup> A. de Musset, *On ne badine pas avec l'amour*, Paris, Gallimard, 1990, acte II scène V.

